

Dandysme, butagaz et Martine va à la plage

Les congés payés font les artistes inspirés

Jérémie Gindre peut dire merci à la civilisation des loisirs. Bien sûr pour le teint lisse, frais et lumineux que sa pratique des excursions en montagne lui confère, mais aussi, et surtout, pour la somme d'inspiration que cette invention, finalement récente, a généré dans sa pratique artistique. Cette accession aux joies procurées par le camping, la randonnée, les promenades en bateau, les descentes en canoë, l'observation des ours dans les jardins zoologiques, l'escalade, la cueillette des champignons, la visite de mines de sel ou la pêche à la truite, cette accession donc a profondément influencé le rapport de l'homme à la nature. Et du même coup celui de Jérémie Gindre à l'art.

A Vendredi

N'y allons pas par quatre chemins pédestres. Jérémie Gindre crée des objets, met en scène des installations, fait des photos, écrit des textes et donne même parfois des conférences. Pour cette entreprise multidisciplinaire, plurisensorielle et polyphonique à tendance crossover très actuelle, non seulement il pille sans vergogne les outils préférés des campeurs et autres amis fervents de la nature, mais il puise également dans un répertoire qui évoque autant les *Aventures de Martine* (série mythique enchantant les petites filles depuis 1954 et horrifiant les psychanalystes dès les années 1970) que celles du *Club des Cinq* écrites par Enid Blyton, auteur prolifique au nom énigmatique qui évoque une marque de thé bon marché. Pour *Martine*, voyez carrément plus bas. Quant à Enid Blyton, elle a en commun avec Jérémie Gindre de s'abreuver - consciemment ou non, là n'est pas la question - à un genre littéraire né dans une période (le 18ème siècle) où le débat philosophique *nature et culture* secoue les lustres des salons et dont Jean-Jacques Rousseau chante l'éloge dans son *Emile*. Ce genre, c'est la *Robinsonnade*, mot charmant qui suggère à tort la robinetterie et la polissonnade, dont l'origine remonte à Daniel Defoe et son *Robinson Crusoé*, qui s'est développé depuis dans la littérature enfantine et que Hollywood n'a pas manqué de piller, de Brooke Shields sourcils moites dans *Blue Lagoon* à Tom Hanks regard mouillé actor studio dans *Seul au monde*. Le principe est toujours le même : le (la, les...) héros se retrouve perdu dans la nature (d'où le motif bien pratique de l'île, en général *déserte et mystérieuse*) et s'adonne alors aux seules activités possibles dans ces circonstances, telles que cueillette, chasse, pêche, étude du cadre spatio-temporel, description de la faune et de la flore, dissertations philosophiques, éventuellement résolution d'énigmes et, dans le meilleur des cas, chasse au trésor.

Evidemment, dans ses installations Jérémie Gindre *robinsonne* à sa façon, laissant négligemment Enid et Jean-Jacques à leurs tâches respectives (divertir pour l'une, éduquer pour l'autre). Ce qui semble l'intéresser, lui, c'est de mettre le spectateur (ou le lecteur) dans l'embarras en façonnant quelque chose qui tiendrait du croisement entre un raton laveur et une brouette à moteur. Quelque chose de doux, joli et pratique à la fois, un peu sorti du *catalogue Vedia*, mais dont on ne saurait finalement pas trop quoi faire. Cette attitude est à n'en pas douter le fruit d'un dandysme aussi champêtre que travaillé. Qui dit dandysme, dit distanciation. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que Jérémie Gindre tient assez bien la distance (à force de *Parcours Vita* ?). Son travail flirte avec la parodie sans jamais la mettre dans son lit (on peut être rural sans être radical). Il frôle même carrément l'insignifiance qui, selon Roland Barthes, peut être le summum de la délicatesse. Voyons cela.

L'invention de la plattitude

Ça ne fait pas un pli, Jérémie Gindre manie les évidences et les lieux communs comme d'autres la truelle et le ciment. Avec la dextérité désarmante qui fait les vrais maçons et les bons garçons. En témoignent les titres qu'il bricole sous la canadienne pour ses pièces ou ses expositions : *Une tradition millénaire. Malentendus et Week-ends. Comme un feu dans la nuit. Une bien belle exposition*. Ou les exclamations subtilement niaisées (qui semblent sorties de la bouche de la *Martine* susmentionnée) dont il parsème ses textes et qui sautent aux yeux du lecteur comme des cabris écervelés : *Un sourire ça fait plaisir. Demain commence aujourd'hui. A malin, malin et demi ! Qui dit lac, dit barque*. Un mélange de naïveté exaltée et d'enthousiasme godiche qu'on imaginait engloutis avec les derniers scouts disparus dans l'Atlantique par la faute d'abbés imprudents. On soupçonne ce garçon d'écrire en douce,

la nuit, sous un faux nom, les spots promotionnels du grand magasin le plus mythique de Suisse (sorte d'équivalent helvétique de feu *TATI* chez nos voisins français) : *Les soldes à l'EPA ? C'est tellement sympa !*

Dans *La Préparation du Roman I*, Roland Barthes - nous-y voilà - parle de la *fonction phatique* du langage, telle qu'elle est définie par le linguiste Roman Jakobson. Le phatique, c'est tout ce qui est destiné à ouvrir ou maintenir le contact avec l'interlocuteur. Barthes prend comme exemple les considérations météorologiques. *Le fond de l'air est frais*. Pour beaucoup de gens (mais visiblement pas pour Barthes), parler du temps qu'il fait, c'est parler pour ne rien dire. Une interlocution neutre qui permet à des personnes qui ne se connaissent pas (dans le train par exemple), qui ne sont pas du même monde (dans un vernissage par exemple) ou qui ne supportent pas le silence (à table par exemple), de créer un contact avec leur entourage. Barthes ajoute une quatrième situation : *les gens qui s'aiment et se respectent tellement qu'ils se le disent par la délicatesse même de l'insignifiance*.

Oui bon, mais Jérémie Gindre dans tout ça ? Justement, on le soupçonne d'utiliser, dans une fonction phatique échappant à ces quatre catégories, le motif de la nature comme celui de la météo cité plus haut (d'ailleurs aussi présent à la fin de *La Fonte des Bois**). En y rajoutant une couche de sable (*Crawl & Sédiments*) ou une toile plastifiée (*La Grande Bâche Mystérieuse*) qui fait que l'on est obligé de triturer les formules pour tenter de déceler le sens caché de leur évidence. A moins que ce qu'il y ait à cacher soit qu'il n'y ait rien à cacher. Cette fameuse fonction phatique qui séduit Barthes et se déniche normalement dans le langage parlé, Jérémie Gindre l'enfouit aussi bien dans ses textes que dans ses installations. Ce qui provoque, simultanément, successivement ou respectivement, perplexité, mélancolie et hilarité. Car quand la mièvrerie guette, Jérémie sait l'assommer d'un coup d'extincteur par un titre potache et salvateur : *Le Trésor qui Pue* par exemple, qui évoque l'univers dessoudé de Glen Baxter. Des dictons déformés (*Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il nage*) aux commentaires décalés (*L'hospitalité n'est pas un vain mot au-delà du Cercle Polaire*), on navigue sans boussole entre haïku subtils et formules *cucul-la-praline*. A propos de haïku, le préféré de Barthes pourrait se glisser sans encombre dans une installation de Jérémie Gindre : *La rivière d'été, passée à gué, quel bonheur, savates à la main*.

La Promenade du Spectateur

Face à tant d'innocence, douteuse à n'en pas douter, on se remémore certaines scènes de *Bienvenue Mister Chance* de Hal Ashby, dans lequel Peter Sellers, jardinier quinquagénaire qui ne connaît de la vie que ce qu'il regarde à la TV, devient soudain la coqueluche de la bonne société grâce à ses déclarations sur la pluie et le beau temps aussitôt interprétées en métaphores politiques. Ou encore à *Parrain d'un jour* de David Mamet où Gino, cireur de chaussures sicilien, épate tous les parrains de la mafia réunis dans une somptueuse villa du Nevada, en égrenant quelques vieux dictons de sa profession, genre *Chacun sait où son soulier le blesse*.

Chez Jérémie Gindre, les héros s'appellent Daniel, Claude Michel ou Jacques Gillioz, ils font des collections de pives, conduisent des 4x4, volent des canots à moteur, s'assoupissent dans les saunas et devisent sur la vie à coups de *Allez, on va pas se laisser aller !* ou de *Depuis que l'homme est homme, il a des problèmes*. Parfois ils croisent des *champignons qui parlent* (trop de sauna ?) ou des *Gauchos Invisible* (trop de tequila ?). Quand ils sont en forme, ils fredonnent *Viva la Déconne !* Et quand ça ne va pas fort, ils oublient leur code de cadenas. Dans tous les cas, ils sont prétextes à amorcer des narrations qui glissent entre les doigts tels des harengs trop bien huilés. Car Jérémie Gindre ne se soucie pas plus de la cohérence de ses histoires que d'un vieux renne malade abandonné sur une route laponne. Son but, ce serait plutôt de promener le spectateur/lecteur, de l'entraîner sur une motoneige, voire de le mener en bateau. Avec une *pas si insupportable légèreté de l'être que ça* et une insouciance roborative qui se marie bien avec le papier peint. On finirait par croire que tout est bien qui finit bien.

Fabienne Radi

* Jérémie Gindre, Super carabobo & attitudes éd.